

Raymond Joly, *Deux études sur la préhistoire du réalisme : Diderot, Rétif De La Bretonne*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 196 p.

Jacques Proust

Volume 3, Number 1, avril 1970

Problèmes de technique romanesque

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500118ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500118ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Proust, J. (1970). Review of [Raymond Joly, *Deux études sur la préhistoire du réalisme : Diderot, Rétif De La Bretonne*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 196 p.] *Études littéraires*, 3(1), 131–134. <https://doi.org/10.7202/500118ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

finira par réduire les ténèbres de l'ici-bas » (p. 121). La « Conclusion », enfin, s'attache à définir les variations de la signification du mythe en fonction des ordres auxquels il s'applique. En ce qui concerne celui de la Divinité: « Dieu invisible est assimilé métaphoriquement au Soleil qui le représente par délégation dans l'univers visible comme l'image masculine et paternelle de l'énergie créatrice » (p. 151). Quant à l'ordre de l'humanité: « Intériorisé, il [le Soleil] devient l'image de l'énergie psychique comme si son action figurait l'irruption de la conscience divine et cosmique dans la conscience humaine. [...] La lumière solaire opère chez plusieurs personnages raciniens la 'mutation ontologique' dont parle Mircea Eliade, une sorte d'illumination qui leur impose une métamorphose intérieure » (p. 152).

On est quelque peu embarrassé pour se prononcer sur ce livre: « Chacun a sa méthode », comme dit Arnolphe. Si l'on accepte les prémisses de M. Eigeldinger, selon lesquelles « les personnages raciniens sont porteurs d'images primordiales' ou d'archétypes', au sens où l'entend la psychologie analytique de C.G. Jung » (p. 10), et la mythologie solaire « sert avec une certaine constance de 'soubassement psychique' » à la tragédie racinienne (p. 18), ces analyses ne peuvent manquer de séduire. Si l'on préfère les études plus proprement littéraires, on estimera que les travaux, même fragmentaires, de Béguin (dans *Poésie de la présence*) ou de Starobinski (dans *L'Œil vivant*) sont plus pertinents. Il reste que M. Eigeldinger a eu le mérite de proposer,

sur ce thème, la première recherche exhaustive. Ceux-là mêmes qu'il ne convaincra pas toujours lui en sauront gré¹.

Louis VAN DELFT

McGill University

□ □ □

Raymond JOLY, *Deux études sur la préhistoire du réalisme : Diderot, Rétif de la Bretonne*, Québec, les Presses de l'université Laval, 196 p.

Ce mot de *préhistoire*, dans le titre, inquiétera ceux qui se défient à bon droit de l'« illusion rétrospective » et refusent définitivement de voir en Diderot un *précurseur* (du réalisme, de l'évolutionnisme, du marxisme, du teilhardisme, de la linguistique moderne, de l'impressionnisme, du surréalisme, du freudisme, que sais-je encore). Inquiétude vaine, disons-le tout de suite. L'auteur s'en explique très nettement dans sa préface: « Ces mouvements littéraires à préfixe sont une chose bien singulière; imagine-t-on rien de plus absurde qu'un auteur qui se mettrait à sa table pour écrire une « œuvre de transition »? Toute activité humaine essaie de se donner un sens *maintenant* pour celui qui l'exerce, et c'est en fonction de ce sens qu'il convient d'abord de la comprendre [...]. C'est seulement dans une perspective consciemment

¹ Deux études non citées à la *Bibliographie*, d'ailleurs bonne, auraient pu être mises à profit: Félix-R. Freudmann, « Les trois premières pièces de Racine: naissance et mise au point d'un procédé dramatique », *The French Review*, XXXVIII (1965), 725-733; P. France, *Racine's rhetoric*, Oxford, Clarendon Press, 1965.

régressive que la recherche peut utiliser des catégories du genre « préromantisme » ou « préréalisme » ; s'en servir pour décrire les prédécesseurs, c'est confondre les enchaînements de l'histoire littéraire, déroulement de la littérature, avec les outils de l'histoire littéraire, récit de ce déroulement ; c'est prendre des mots pour des choses » (pp. 13-14).

La méthode critique appliquée par Raymond Joly est à la fois historique et structurale.

Historique — et même largement tributaire du marxisme, mais d'un marxisme qui veut se garder pur de tout schématisme et de tout sociologisme vulgaire — elle relie toujours fortement les superstructures à l'infrastructure sociale et économique. C'est ainsi qu'à partir d'un texte de Dupont de Nemours déjà cité par Robert Mauzi, et dans le droit fil des chapitres VI et VIII de la thèse de Jean Ehrard, Raymond Joly met en parallèle le circuit de la richesse et celui de la bienfaisance dans un contexte économiquement libéral (pp. 72-73), pour expliquer comment Diderot a pu être séduit par une « éthique aussi peu réaliste que celle qu'il nous prêche ». La partie consacrée à Rétif contient de même des développements fort intéressants sur la condition des ouvriers imprimeurs à la fin de l'Ancien Régime et sous la révolution (pp. 172 et suivantes).

Structurale, aussi, en ce sens qu'elle n'établit pas entre infrastructure et superstructures une relation univoque, comme dans l'ancienne théorie préentendement marxiste du *reflet*. Plutôt qu'aux faits, Raymond Joly s'intéresse aux relations, et comme toute relation s'inscrit dans un ensemble structuré, ce sont les ensembles

qu'il faut considérer : « Nous croyons [...] que les comparaisons les plus intéressantes (et l'histoire est tout entière comparaison de moments successifs) sont celles qui portent sur des ensembles » (p. 13). Les deux ensembles étudiés ici sont d'une part l'univers dramatique de Diderot et de l'autre l'univers romanesque de Rétif, ce qui paraîtrait arbitraire, s'il ne s'agissait justement de démontrer qu'ils sont structurés de façon comparable, et recèlent les mêmes contradictions fondamentales.

Dans chacun de ces deux ensembles, tout est également signifiant : l'idiosyncrasie de l'écrivain et son appartenance de classe, le contenu explicite de son œuvre et la forme qu'il donne à ce contenu. Sa forme, j'y insiste, car ce n'est pas une enveloppe vide, un vêtement, moins encore un *ornement*, mais bien plutôt ce par quoi se manifeste, et quelquefois de la façon la plus authentique, le sens profond de l'œuvre. Raymond Joly dit par exemple très pertinemment des « imperfections » du système dramatique de Diderot : « Ce sont autant de failles par lesquelles nous tenterons de nous glisser vers l'intérieur de la pensée. Une faute de logique, un arrêt immotivé dans le mouvement de la réflexion, le refus de formuler une conséquence déjà toute prête au bout de la plume, une bizarrerie d'expression, sont des indices dont l'historien se sert, comme le psychanalyste des actes manqués, pour retrouver sous le contenu manifeste de l'œuvre la structure de la pensée de l'auteur » (p. 24).

Structurale et historique, donc, la méthode consiste à « rendre compte, rigoureusement et dans tous les détails, de la configuration du phénomène qu'elle étudie, ce

qui ne saurait se faire que par un dépassement continu qui remonte du sens littéral immédiatement appréhendé à la structure intime de l'œuvre, et de là à l'auteur, dont la pensée volontaire est constamment informée, voire troublée par de multiples facteurs dépendant des circonstances de son développement individuel et des particularités de son équilibre psychologique ; cette personnalité à son tour ne saurait pas plus sortir de l'éventail de possibilités que tolère la conjoncture historique dans laquelle elle est apparue que l'œuvre ne peut se créer absolument l'ensemble de ses moyens, sans se définir, par l'emprunt ou la révolte, vis-à-vis [de] celles qui l'ont précédée et qui entourent sa naissance, et dont l'ensemble est un des facteurs principaux dans la formation de ce qu'on appelle le goût, de l'auteur ou du public. Ainsi il arrivera souvent qu'on doive invoquer, pour expliquer un trait de vocabulaire ou une préférence stylistique, des analyses de la plus grande généralité portant sur la figure d'une époque tout entière, ou au contraire des observations très spéciales, relatives à des domaines de la vie qu'on croirait au premier abord absolument étrangers à la pensée esthétique et à la création littéraire » (p. 25).

Utilisée par Raymond Joly, la méthode est incontestablement féconde, encore qu'on puisse en discuter certaines applications particulières, tel court-circuit entre la critique formelle du détail et la grande fresque d'histoire sociale, par exemple (p. 85 et n. 6, sur la présentation de la scène 1 de l'acte II du *Père de famille* et le phénomène « capital dans l'histoire économique du XVIII^e siècle, de la hausse des baux de fermage »).

On peut aussi reprocher à l'auteur un certain éclectisme dans le choix qu'il fait du niveau d'analyse (formel, psychologique, social) selon les besoins immédiats de sa démonstration, pour des raisons empiriques plutôt que théoriques. Cela apparaît dans la seconde partie, et notamment au terme de l'important chapitre consacré à la psychologie profonde de Rétif. L'auteur en a eu conscience, puisqu'il a éprouvé le besoin de se justifier (p. 168). On lui accordera — contre certaine critique d'avant-garde — que « les livres ne s'écrivent pas tout seuls », que tout discours a un sujet, et que ce sujet est digne d'être connu. On lui accordera même qu'« il s'opère infailliblement dans l'acte d'écrire une synthèse entre des tendances générales, qui dépassent l'individu et dont il peut même n'être pas conscient, et la poursuite de satisfactions personnelles des ordres les plus divers, en partie délibérément recherchées, en partie imposées au créateur, qu'il s'en doute ou non, par la structure de sa personnalité. Il peut donc être hautement utile de connaître cette dernière d'une manière approfondie afin d'être en mesure de comprendre comment tel écrivain était prédisposé à exprimer — ou à méconnaître — telle vérité parmi celles qui étaient pensables de son temps » (*ibid.*). Mais dans le cas de Rétif on a l'impression que l'homologie remarquée entre la relation qu'il entretient avec son moi profond et celle qu'il a avec son « être déterminé socialement » est plutôt postulée qu'induite. Tout se passe comme s'il y avait une *harmonie préétablie* entre l'une et l'autre. La notion de « prédisposition », clairement présente dans le texte cité ci-dessus, incline à le penser.

On fait en somme appel à Leibniz pour réconcilier Marx et Freud. Mais ce jeu-là ne vaut que dans l'empyrée . . .

Je ne dis pas qu'il était aisé d'éviter l'impasse. La difficulté est réelle. C'est même une des rares qui fassent vraiment question dans les débats actuels de la critique, et Raymond Joly a eu au moins le mérite de ne pas l'esquiver. Souhaitons qu'il puisse quelque jour, dans un ouvrage plus ample et centré sur un seul auteur, faire progresser notre connaissance sur ce point.

L'application de la méthode pêche encore dans la définition des ensembles considérés. J'ai dit plus haut que leur choix n'était pas arbitraire, mais dans la mesure seulement où ils sont pareillement structurés. Il faudrait aussi que comme sous-ensembles ils occupent des positions homologues dans la totalité de l'œuvre de Diderot ou de Rétif, ce qui n'est pas démontré : ici encore un certain apriorisme l'emporte sur les exigences de la pensée scientifique (surtout du point de vue de la critique structurale, dont on sait les scrupules légitimes en ce qui concerne la définition et la délimitation des *corpus*).

Le champ d'application privilégié de la méthode reste le *texte* et surtout ce que j'appellerais volontiers l'*intertexte*. J'entends par là cet espace entre les mots, les lignes et même les pages où, des caractères imprimés aux idées connotées et aux sentiments avoués (ou inavoués), à la fois tout en deçà et très au-delà des liaisons paradigmatiques ou syntagmatiques qu'aperçoit le linguiste, se tisse le vrai réseau de signification de l'œuvre. C'est à ce niveau-là que se repèrent les « failles », les « fautes de logique »,

les « bizarreries d'expression » auxquelles faisait allusion l'une de mes premières citations. C'est aussi à ce niveau que la double étude de Raymond Joly est la plus *apéritive*, la plus riche d'aperçus, la moins discutable dans ses conséquences. Je pense à l'examen qu'il fait de la triade *condition-relation-passion* dans les textes théoriques de Diderot sur le théâtre (auxquels appartiennent *le Fils naturel* et *le Père de famille*, puisqu'ils illustrent une thèse), à la très remarquable note 32 de la page 106 sur le sens d'*intéresser* chez Diderot, sur le couple *peuple-prolétariat* dans l'idéologie de Rétif, etc.

La bibliographie finale corrige quelquefois, en ce qui concerne les *Contemporaines*, la description maintenant classique qu'en a donnée M. Rives Childs. Elle indique en outre, par un scrupule qui devrait devenir une loi pour les auteurs de bibliographies, les cotes correspondant aux exemplaires de la série conservée à la Bibliothèque nationale à Paris, à l'Arsenal, à la Bibliothèque municipale de Troyes et à celle de Versailles.

Jacques PROUST

Université de Montpellier

¹ Ce travail a été présenté comme thèse en 1966 à l'Université de Heidelberg, et il est significatif qu'il ait été dirigé et cautionné par le Professeur Erich Köhler, lui-même formé par le grand Werner Krauss. L'influence de Bernard Groethuysen et celle d'Henri Lefebvre sont également perceptibles dans plus d'un développement (Lefebvre est cité pp. 54-55 à propos de la naissance de l'*individu* et du *roman* au XVIII^e siècle, et Groethuysen l'est dans une note importante de la seconde partie, p. 173, n. 8).